

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: 4 (1961)
Heft: 2

Artikel: Réflexions sur la traduction poétique : à propos d'un ouvrage récent
Autor: Giddey, Ernest
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-869859>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

RÉFLEXIONS SUR LA TRADUCTION POÉTIQUE

A PROPOS D'UN OUVRAGE RÉCENT

Les études sur l'art de traduire sont presque aussi nombreuses que les boutades inspirées par les bévues des traducteurs. Articles et volume se succèdent à un rythme qui, semble-t-il, s'accélère. Chaque année, la bibliographie consacrée aux problèmes de traduction s'accroît d'un ou plusieurs titres, masse incertaine où des flots de mots creux et des courants d'affirmations dogmatiques isolent ou recouvrent bien vite les quelques ouvrages suggestifs.¹ Le traducteur est accablé sous les conseils ; les louanges ne lui sont pas refusées, ni les sarcasmes, où la pitié condescendante rivalise avec le mépris le plus hautain. Comment ne serait-il pas désarmé ?

A vrai dire, il apprend sans tarder à accepter les accueils les plus divers. Sa susceptibilité s'émousse à la lecture des commentaires que son labeur provoque. Les écrivains-créateurs s'y sont employés avec ardeur, ne lui épargnant nulle raillerie. « Traduire, affirme Cervantès, c'est faire comme celui qui regarde l'envers des tapisseries de Flandres. »² Pour Boileau, le traducteur n'est souvent qu'un « valet timide..., maigre et décharné », qui estropie les messages qu'on lui confie.³ Montesquieu met en doute ses facultés intellectuelles : « Il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions, déclare un personnage entrevu par Rica. — Quoi ! monsieur, lui réplique-t-on, il y a

¹ Voir en particulier, parmi les études récentes : O. BLIXEN, *La traducción literaria y sus problemas*, Montevideo, 1954 ; BENVENUTO TERRACINI, *Conflitti di lingua e di cultura*, Venise, 1957 ; THEODORE H. SAVORY, *The Art of Translation*, Londres, 1957.

² *Don Quichotte de la Manche*, II^e partie, chapitre 62.

³ *Dissertation sur Joconde*, publ. par CHARLES-H. BOUDHORS, Paris, 1942, p. 10. Voir aussi *Réflexions critiques*, publ. par CHARLES-H. BOUDHORS, Paris, 1942, pp. 98-110.

vingt ans que vous ne pensez pas ! »¹ Moins mordante, Madame de Staël ne peut s'empêcher de constater, toujours à propos de la difficulté de traduire, qu'« une musique composée pour un instrument n'est point exécutée avec succès sur un instrument d'un autre genre ». ² Tourguéniev prétend qu'il n'y a pas, dans la version française de ses *Mémoires d'un seigneur russe*, quatre lignes de suite fidèlement traduites. ³ Gide lui-même, qui pourtant s'est acquis une gloire non éphémère en traduisant Rabindranath Tagore ou Shakespeare, relève, d'un ton désabusé, que le traducteur n'est dans bien des cas qu'un écrivain mineur, « dont la bonne volonté ne supplée pas à l'insuffisance ». ⁴ Et Benedetto Croce rappelle, concluant ainsi un développement consacré aux transpositions en langue étrangère, le dicton bien connu : « Laides fidèles ou belles infidèles. » ⁵

Face à ces propos offensifs ou offensants, le traducteur ne peut que se taire. Il est le subalterne que le patron rudoie. Le silence est sa défense, joint au travail quotidien au service d'une œuvre qui n'est pas la sienne. Les exemples de Schlegel, de Gérard de Nerval, de Baudelaire ou de Carlyle le reconforteront peut-être. Peut-être aussi, lorsque l'hostilité se fait plus sournoise, trouvera-t-il chez Valéry Larbaud un encouragement. Mais s'il éprouve le besoin d'assurer à son activité une base théorique, la lecture de *Sous l'invocation de Saint Jérôme* ne suffira pas à dissiper ses doutes. Demandra-t-il aux linguistes ou aux philosophes du langage de légitimer son entreprise ? Il verra alors, de tous côtés, des arguments se dresser, suggérant des spéculations divergentes et des conclusions contradictoires. Il s'apercevra que sa présence même suscite une sorte de rivalité.

Rivalité qui dégénère en antagonisme marqué si le traducteur s'avise à vouloir traduire des poèmes. Les positions se durcissent ; deux camps se constituent, qui applaudissent à son entreprise ou la dénigrent avec virulence. Les adversaires farouches sont les plus nombreux, ne s'entendant d'ailleurs que sur le principe de leur opposition : « C'est presque le seul aspect de la traduction, constate une étude récente, où les experts sont d'accord entre eux ; et même ! ils ne sont d'accord que pour affirmer que la traduction satisfaisante d'un poème est impossible. Ils divergent comme de coutume sur le

¹ *Lettres persanes*, lettre 129.

² *De l'Allemagne*, II^e partie, chapitre 1.

³ Cité par EDMOND CARY, *La traduction dans le monde moderne*, Genève, 1956, p. 31.

⁴ *Œuvres complètes*, publ. par L. MARTIN-CHAUFFIER, Paris, 1939, vol. 15, p. 541.

⁵ *Estetica come scienza dell'espressione e linguistica generale*, Bari, 1928, p. 76.

choix des meilleures méthodes de tenter cet impossible, de même que dans leurs critiques ou leurs louanges des tentatives qui ont été faites. »¹ Mais laissons parler l'un ou l'autre de ces critiques : « La traduction poétique est-elle possible ? se demande Edmond Cary, ... poser la question, c'est répondre d'avance : par la négative. »² André Maurois est presque aussi catégorique : « Tout poème est une miraculeuse coïncidence entre un rythme et une pensée. Aussi traduire un poème est-il difficile ; le traduire en vers presque impossible. La probabilité pour que soit obtenue la quadruple coïncidence entre deux rythmes et deux pensées est très faible. »³ Dante déjà, en termes plus mesurés mais non moins catégoriques, déclarait que traduire un poème, c'était en « briser toute la douceur et toute l'harmonie ». ⁴

A l'opposé, les enthousiastes, moins nombreux mais tout aussi combattifs, pensent volontiers que tout poème peut être rendu dans une autre langue. Certains même estiment, avec un optimisme qui fait frémir ou sourire, que les machines à traduire pourront un jour transposer en langue étrangère une ode de Keats ou un sonnet des *Fleurs du Mal* : « Depuis longtemps, écrit Emile Delavenay, une question nous guette : la machine traduira-t-elle la poésie ? Une seule réponse est possible : Pourquoi pas ? »⁵

A ce point de son investigation, le traducteur ne peut qu'éprouver une sensation de malaise : les contradictions des théoriciens l'exaspèrent ; ni leur ferveur ni leur scepticisme ne l'éclaire sur l'opportunité de son essai. Presque fatalement, il se détournera de tout ce que des dizaines de linguistes ont écrit sur le problème de la traduction, écartant le fatras des théoriciens aussi bien que leurs remarques plus judicieuses. Sans doute alors sera-t-il tenté de questionner ceux qui, préférant l'essai pratique à la spéculation, se sont risqués à projeter un message poétique dans une langue autre que celle dans laquelle il fut primitivement créé. Va-t-il trouver chez eux, sinon une recette infail-
libile, du moins une raison de persévérer ?

*

* *

¹ SAVORY, *op. cit.*, p. 76.

² CARY, *op. cit.*, p. 77.

³ *De la traduction des poèmes*, dans *Opéra*, N° 153, 21 avril 1948.

⁴ *Convivio*, I, ch. 7. Voir également Y. BATARD, *A propos de la « Divine Comédie »*. *Réflexions oscillantes sur la traduction*, dans *Revue de littérature comparée*, 35^e année (1961), pp. 17-24.

⁵ EMILE DELAVENAY, *La machine à traduire*, Paris, 1959, p. 118.

Car il existe des traductions de poèmes qui sont elles-mêmes des chefs-d'œuvre. Affirmer *a priori* que la traduction poétique est impossible, c'est adopter une attitude extrême qu'une étude sommaire de l'histoire de la traduction vient contredire. Comme le constate Alice Ahrweiler, « on peut certes poser en principe que la poésie est intraduisible, mais de trop nombreuses exceptions infirment cette thèse »¹.

Ces exceptions sont présentes à tous les esprits : Schlegel faisant revivre Shakespeare en vers allemands ; Lermontov traduisant Goethe ou Heine ; ou encore Cecil Day Lewis révélant au public anglais, de manière admirable, le *Cimetière marin* de Valéry. Qu'importe le caractère exceptionnel de telles réussites ! Seule compte leur existence.

Récemment, le catalogue des traductions poétiques dignes d'intérêt s'est augmenté d'un nouveau livre : *Traditore...* Sous ce titre, qui témoigne bien des perplexités de l'auteur, M. Robert Vivier a publié en 1960 un « essai de mise en vers français de poèmes occitans, italiens, espagnols, roumains, polonais et russes de diverses époques »². Précisant ce sous-titre, une table des matières révèle que trente-deux écrivains figurent dans ce recueil : Dante voisine avec Leopardi et Quasimodo ; Lermontov avec Pouchkine ou Alexandre Blok ; et l'on y trouve les noms de Jaufré Rudel, de Gongora, de Mihaïl Eminesco et d'Adam Mickiewicz. Eventail largement ouvert, on s'en rend compte.

La lecture des poèmes ainsi traduits montre bien vite combien inexact est le terme d'essai que la modestie de M. Vivier a cru devoir utiliser. On parlerait plus volontiers de réussite, ou encore de révélation. Pour le profane en effet, ce sont bien des révélations que quelques-unes des traductions de poètes russes. Celles d'Alexandre Blok, par exemple, où une infinie richesse se manifeste, qui incite à lier plus ample connaissance avec cette grande figure du symbolisme russe : lyrisme abondant, où s'affrontent des douleurs tumultueuses, se dessinent des espérances qui se résolvent en vertiges :

Je te pressens. Les ans passent le long de moi.
 Sous d'identiques traits toujours je te pressens.
 D'un éclat sans pardon tout l'horizon flamboie :
 Muet j'attends, plein d'amour angoissant.

Une imminente approche embrase l'horizon.
 Pourtant, j'ai peur... Si ce n'était pas ton image ?
 En moi poindrait un étrange soupçon
 A voir changés les traits de ton visage.

¹ ALICE AHRWEILER, *Réalisme et traduction*, dans *Europe*, N° 82 (1952), p. 67.

² Publié à Bruxelles en 1960.

Oh ! je choirai douloureux et honteux,
 N'ayant pu vaincre les mortels mirages...
 Que l'horizon est clair, les cieux vont être en feu !
 Pourtant j'ai peur... Ce ne sera pas ton visage.

(Attente.)

Dans ses traductions de poèmes slaves ou roumains, M. Vivier ne nous donne que la version française et non le texte original, pensant sans doute que rares sont les amateurs de poésie capables de comparer le point de départ et le lieu d'arrivée. S'il sait faire naître chez son lecteur une émotion poétique, il ne lui permet pas de vérifier si cette émotion est bien celle ressentie par l'auteur. Ce contrôle, en revanche, est possible pour les poèmes traduits de l'occitan, de l'italien ou de l'espagnol, le texte original figurant face à la traduction. Le lecteur peut ainsi se faire comparatiste ; à la joie de la découverte, ou de la redécouverte, d'un message artistique s'ajoutent les mystérieuses voluptés de la critique, la satisfaction aussi qui naît de l'analyse des difficultés techniques de la traduction. Le lecteur a conscience d'appartenir à la famille de ceux qui, selon l'heureuse expression de Benvenuto Terracini, recherchent « une traduction qui les guide sans les aveugler et ne leur ravisse pas le grand plaisir de communiquer directement avec l'original »¹.

Ici encore, M. Vivier nous satisfait pleinement. *L'Amour de loin* de Jaufré Rudel ne nous paraît pas moins beau dans la version française que dans le texte occitan ; la même tristesse nostalgique, obsédante, s'exprime, que souligne le retour de certains mots :

Lorsque les jours sont longs en mai
 Doux m'est ouïr oiseaux de loin,
 Et puis mon cœur qu'ils ont charmé
 Se souvient d'un amour de loin...
 Sombre m'en vais, d'ardeur blessé,
 Et ni chant ni fleur d'aubépin
 Ne me sont plus qu'hiver glacé.

Jamais d'amour n'aurai plaisir
 Sinon par cet amour de loin :
 Dame plus digne de désir
 Je ne connais, ni près ni loin.
 Si parfait et pur est son prix
 Que pour elle au bord sarrasin
 Je voudrais qu'on me dise pris !

¹ TERRACINI, *op. cit.*, p. 120.

Je m'en irai triste et joyeux
 Ayant vu mon amour de loin.
 Mais sais-je quand verrai ces yeux ?
 Leur pays du nôtre est si loin...
 Que prédire ? Il court d'ici là
 Bien des monts et bien du chemin :
 Qu'il en soit ce qu'à Dieu sembla !

Et si, franchissant sept siècles, le lecteur s'arrête aux traductions des poèmes d'Eugenio Montale, il éprouvera la même impression de réussite, le sentiment que le lyrisme d'*Ossi di Seppia* ou de *Le Occasioni* n'est pas défiguré par la transposition française. Preuve en soit les strophes que voici :

Tu ne te souviens plus de la maison de garde
 Sur la falaise surplombant la grève :
 Elle t'attend morose et se lézarde
 Depuis le soir où l'essaim de tes rêves
 Vint s'y poser irrésolu.

Depuis des ans le garbin fouette les vieux murs
 Et l'éclat de ton rire est révolu :
 La boussole s'affole à l'aventure,
 Le chiffre de nos dés ne revient plus...
 D'un autre temps ta mémoire s'encombre.
 Tu ne te souviens plus, un fil s'embrouille.

J'en tiens un bout encore... Mais je vois
 La maison qui recule. Au toit de rouille
 Tournaille sans pitié la girouette sombre.
 Je tiens un bout... Mais toi si seule, toi
 Tu ne respirez pas ici dans l'ombre.

Oh l'horizon fuyard, où dans le crépuscule
 Par intervalles le falot s'allume.
 Le passage est ici ? (Toujours l'écume
 Sur les rocs escarpés brise et pullule...)
 En toi n'existe plus la maison que cette heure
 Fit mienne. Et je ne sais qui s'en va, qui demeure.

(*La maison des douaniers.*)

Certes des effets de rythme ou de sonorité sont perdus (« maison de garde », au premier vers, n'a pas le même éclat que « casa dei doganieri »). Dans son ensemble, cependant, l'émotion poétique reste la même, lourde de mystère, d'hésitation, d'angoisse inévitable.

*
* *

Toute traduction comporte un appauvrissement. M. Vivier ne l'ignore point. Il s'efforce de limiter cette déperdition à l'accessoire, expliquant honnêtement, en notes, les sacrifices auxquels il doit consentir : « J'ai respecté, écrit-il à propos de Jaufré Rudel, les refrains intérieurs, mais ai cru pouvoir substituer à l'effet de la rime finale dite *esparsa* celui d'une rime à « loin » à l'avant-dernier vers de chaque strophe. Et j'ai négligé à la fin de la chanson l'allusion obscure à un parrain du poète tout en gardant l'idée de vocation fatale, idée qui me paraissait essentielle. » Indirectement, nous voici ramenés au problème théorique de la traduction en vers et de ses possibilités. M. Vivier ne se refuse pas à l'examiner. Bien au contraire, il lui consacre une assez longue préface, pleine d'idées enrichissantes.

Ici, nulle affirmation péremptoire. Des orientations plutôt, exprimées avec modération et prudence : tout d'abord, la constatation généreuse que la traduction est une nécessité vitale qui seule permet de ne pas priver de jouissances esthétiques des milliers d'êtres dépourvus d'accès direct à une langue déterminée ; Valéry Larbaud ne disait-il pas déjà que le plaisir principal du traducteur consiste à transformer de sa « baguette magique... ce qui n'était qu'une triste et grise matière imprimée, illisible, imprononçable, dépourvue de toute signification » en « une parole vivante, une pensée articulée, un nouveau texte tout chargé du sens et de l'intuition qui demeuraient si profondément cachés, et à tant d'yeux, dans le texte étranger »¹ ? Ensuite, des définitions heureuses, sinon originales, de la matière même dont fait usage le traducteur : la « charge suggestive » des mots, cette vibration du terme que seul un contact intime avec la langue à traduire permet de saisir ; le poème lui-même, cette « parfaite harmonisation d'un ensemble de valeurs dont les unes sont sémantiques, les autres sonores et d'autres encore rythmiques » ; l'essentiel, enfin, à ne pas négliger, bien supérieur à toute littéralité verbale, ce « rapport qui peut s'établir entre le poème et le lecteur », pour le traducteur « vrai domaine de sa rigueur » ; définition aussi, sans prétention, du but idéal de la traduction poétique : « récrire un poème de Blok comme celui-ci l'aurait écrit s'il avait été français tout en restant le Russe qu'il fut... » Et M. Vivier d'ajouter : « Pour résoudre une telle opération, il n'y a pas de formule mais dans chaque cas un

¹ *Sous l'invocation de Saint Jérôme*, Paris, 1946, p. 73.

tâtonnement, une humble et longue quête. Un fil à trouver et à garder, une mise au point artisanale qui doit rester écoute sensible... Jusqu'au moment où le traducteur, ayant jeté toute sa ressource et se demandant si malgré tout le poème n'a pas subtilement changé de ton et perdu son âme, est saisi de crainte devant son ouvrage et peut-être de remords. » Nous sommes loin du calcul des coïncidences possibles dont parlait Maurois et de la transposition électronique que d'aucuns envisagent.

*
* *

De l'« essai » de M. Vivier plus encore que de ses réflexions liminaires se hasarderait-on à tirer quelques conclusions ?

La première est qu'avant de s'essayer à traduire, il faut s'astreindre à un effort de compréhension extrêmement exigeant. Le traducteur en effet — M. Vivier l'a bien compris — doit être certain qu'aucun élément du texte original ne reste dans l'ombre. Éliminer les obscurités requiert souvent de longues heures de recherches patientes. Combien de traductions de Shakespeare sont insatisfaisantes pour la simple raison que leurs auteurs se sont contentés de sentir là où il fallait comprendre. Un érudit yougoslave l'a montré, récemment, à propos d'un seul vers de *Hamlet*¹.

Cette exigence intellectuelle, si elle est légitime dans tous les cas, devient, pour le traducteur qui se sert du français, une nécessité impérieuse. Certaines langues peuvent se contenter de communiquer une impression qui illumine globalement un message poétique. Plus rigoureux, le français requiert un éclairage complet éliminant toutes les zones d'ombre. « Quand cette langue traduit, écrivait déjà Rivarol, elle explique véritablement un auteur. »²

Une seconde constatation concerne la parenté d'esprit qui doit unir le traducteur et l'auteur traduit. « Il semblerait difficile, affirme Alice Ahrweiler, qu'un même Espagnol puisse traduire Aragon et Claudel avec la même verve... et le même cœur. »³ Ces affinités indispensables expliquent sans doute plusieurs des réussites étonnantes que révèle l'histoire de la traduction. On l'a dit plus d'une fois au sujet de Baudelaire et de Poe. Peut-être aussi trouvons-nous là la

¹ JOSIP TORBARINA, *On Translating Shakespeare*, dans *English Studies Today*, *Second Series*, publ. par G. A. BONNARD, Berne, 1961, pp. 247-258.

² *Discours sur l'universalité de la langue française*, publ. par MARCEL HERVIER, Paris, 1929, p. 99.

³ ALICE AHRWEILER, *op. cit.*, p. 69.

raison première du succès de Cecil Day Lewis. Quant à M. Vivier, nous l'imaginons volontiers établissant avec Eugenio Montale ou Alexandre Blok ce contact émotionnel intime qui est à la base de la traduction, comme de la vraie lecture, de tout poème.

L'on peut même être plus précis. Le traducteur qui ne travaille pas par obligation choisira chez l'auteur qui lui est cher certaines situations ou certains thèmes propres à l'émouvoir. M. Vivier aime les attentes frémissantes, les incertitudes qui se dénouent en illuminations. Il est des contrastes quasi-baroques, par ailleurs, qu'il aime à rencontrer et sait rendre avec splendeur, l'opposition par exemple de la vie et de la mort ; ainsi chez Herrera :

Je meurs et vis dans la vie et la mort ;
Et la mort n'a de terme ni la vie
Puisque grandit la vie avec la mort.

Toi qui peux faire que la mort soit vie,
Pourquoi me tiens-tu vif en cette mort ?
Pourquoi me tiens-tu mort en cette vie ?

ou chez Francisco de Quevedo :

Vivre, c'est pour un jour être en chemin.
Oui, mort vivante apparaît notre vie...

ou encore chez Iaroslav Iwaskiewicz :

Je n'ai jamais autant aimé la vie,
Je n'ai jamais autant rêvé la mort...

Une dernière remarque, enfin. La plupart des poèmes traduits par M. Vivier sont courts. Tant il est vrai que l'intimité entre le poète et son traducteur a ses limites, quelle que soit la parenté d'esprit qui les unisse. Entreprendre la traduction d'une longue œuvre poétique, c'est courir le risque certain de connaître, après des moments d'exaltation, de longues heures d'abattement. La traduction alors, pour reprendre Montesquieu, devient semblable à « ces monnaies de cuivre qui ont bien la même valeur qu'une pièce d'or, et même sont d'un plus grand usage pour le peuple ; mais elles sont toujours faibles et d'un mauvais aloi »¹. Traduire n'est plus qu'un ensemble de règles à appliquer, fertiles en obstacles, pesantes en découragements.

Car, loin d'être un technicien ou une machine, le traducteur est homme, dans ses aspirations comme dans ses lassitudes.

Ernest GIDDEY.

¹ *Lettres persanes*, lettre 129.